

JEAN EL MOUHOUB

L'Éternel

«L'écriture a ceci de mystérieux qu'elle parle.»

Paul Claudel (1868-1955),
écrivain français

Dépoussiérer les mémoires et les rafraîchir est un travail de longue haleine plus particulièrement dans des zones, régions ou pays où le dogmatisme tous azimuts ne cesse de construire des forteresses tout autant inatteignables qu'inaccessibles à la reconquête de «la reconnaissance». Celle-ci selon le philosophe allemand Hegel (1770-1831) est le plus inestimable des capitaux qu'attend l'être humain de son entourage, de sa société et de son pays.

Ce petit préambule nous permet une comparaison avec le parcours atypique et la vie tourmentée de l'une des icônes de la littérature algérienne, en l'occurrence Jean Mouhoub Amrouche. Ecrivain et poète de renommée internationale, Jean El Mouhoub Amrouche (1906-1962) demeure aux yeux de la majorité des Algériens une légende peu connue ou totalement ignorée. Le monolithisme qui a caractérisé la période post-indépendance aurait joué au détriment de la connaissance de cette grande figure de la littérature maghrébine d'expression française. Pont entre deux mondes, Jean El Mouhoub Amrouche a su, par la force de son style et la cohérence de son engagement en faveur de l'autonomie des cultures et de l'indépendance des esprits, redynamiser le fonds culturel de ses ancêtres, au demeurant fort négligé et complètement méprisé aussi bien par les colons que par «les indigènes» durement touchés par une un génocide culturel et civilisationnel des plus monstrueux que l'humanité ait connus de la part du colonialisme français.

Le destin de ce grand amusnaw (sage et connaisseur en berbère) relève à la fois du génie littéraire et d'engagement politique ainsi qu'intellectuel dans la mesure où Amrouche, en exorcisant ses démons identitaires, religieux et politiques, aurait forcé l'admiration dans les deux rives de la Méditerranée par ses positions «pacifiques» courageuses en faveur de l'indépendance de l'Algérie, les écrivains (Robbès, Claudel et Sartre) en furent très émus, «cette guerre, écrit-il en 1957, tire son caractère de son absurdité même, elle fait plus que de tuer des hommes vivants, elle détruit les sentiments les plus saints, elle ronge les liens les plus sacrés [...]

Les musulmans d'Algérie ne veulent plus qu'on parle d'eux à la troisième personne, ils veulent parler d'eux-mêmes à la première personne».

Le poète est un éclaircisseur de son peuple et la poésie est, pour reprendre les termes de l'autre algérien oublié, le poète Jean Sénac (1926-1973), un guet-apens. Amrouche l'avait senti dans sa chair et dans son esprit, à cet effet, il écrit dans son ouvrage L'éternel Jugurtha ce qui suit : «Je suis un hybride culturel. Les hybrides culturels sont des monstres très intéressants, mais des



Jean El Mouhoub Amrouche.

monstres sans avenir. Je me considère donc condamné par l'histoire. Le Jean Amrouche qui existe aujourd'hui, algérien à cent pour cent par le sang, né de père et de mère kabyles, appartenant à la famille musulmane et cependant élevé dans la religion catholique [...] ce Jean Amrouche n'a aucun avenir.» Mais le poète a-t-il réellement de l'avenir ? N'est-il pas en effet cette bougie qui se consume espérant illuminer les voies et les cervelles du monde environnant ? Le poète est la conscience du peuple, son âme parlante, sa voix que la plume retranscrit sur le papier et la mémoire. Il est on ne peut plus le témoin des consciences meurtries. N'est-ce pas d'ailleurs le poète allemand Goethe (1749-1832) qui, sur le lit de sa mort, déclara à l'assistance «Mehr licht !!» (plus de lumière), mot qu'il légua comme un valeureux testament à la postérité, aux générations montantes et à l'humanité transcendante. C'est inmanquablement ce destin de résistant, de «défricheur» et de phare que Amrouche, l'exilé du cœur, de langue et d'esprit s'était, à son corps défendant, octroyé. Lui qui aurait avoué ne plus pouvoir pleurer et rêver qu'en «berbère» même si sa langue d'adoption et de plume fut «la langue française».

En vérité, le regard colonialiste, réducteur et dépréciatif à plus d'un titre, n'a heureusement pas pu cerner et asphyxier cette littérature maghrébine fluide, rêveuse et combattante dans le goulot étroit de l'exotisme cher aux ethnographes orientalistes et aux plumitifs de la métropole parisienne. A l'instar du grand Kateb, son cadet de plus de 20 ans, qui aurait marché dans son sillage bien plus tard et qui dit «parler en français pour dire aux Français qu'il n'était pas français», Amrouche aurait inventé un langage hors pair aux consonances purement algériennes.

Ce qu'il avait écrit dans son recueil de poésie Etoile secrète en témoigne, notamment, ce vers émouvant dans lequel il porte aux nues son être intérieur tout en s'interrogeant sur la substance et la sève des flots de paroles qui l'envahissent «je n'ai rien dit qui fût à moi, je n'ai rien dit qui fût de moi, ah! Dites moi l'origine des paroles qui chantent en moi». Le poète cherche la beauté, le bonheur et l'harmonie en ses mots. Ceux-ci sont seul support et son unique arsenal pour résister à la dureté de la vie et parer aux foudroyants regards qui le forcent à la retenue et à la réserve. En se posant au-dessous de la mêlée, Jean Amrouche aurait accepté volontiers son statut de marginal qui lui avait permis de jouir de l'observation avisée de sa société, de la contemplation de son panorama mythique, et de la découverte de ses origines et de ses appartenances multiples. Son séjour au «pays du Jasmin» (la Tunisie) l'avait profondément marqué. Mais cette «transhumance poétique» à la recherche du souffle n'était-elle pas le fait de ce double exil intérieur et extérieur dont il avait souffert sa vie durant ? L'Algérie, cette terre aux origines obscures et aux cultures confluentes, n'est certainement pas étrangère à cette flamme inspiratrice qui a submergé l'âme du poète. L'Algérie pour Amrouche est l'âme de son esprit, le cœur du cœur et par-dessus tout, elle est le destin qu'il a choisi et qu'il l'a choisi. Mais pourrait-on choisir son destin lorsque l'on est partagé et écartelé entre deux univers différents, entre Orient spiritualisé et Occident matérialisé ?

C'est en ce sens que le fils prodige et prodigue d'Ighil Ali, petite région enclavée de Petite Kabylie, en lucide visionnaire avait écrit en 1961 dans une lettre à un ami, avec un brin de désenchantement précoce face à

Par Kamal Guerroua, universitaire

l'avènement de l'ère de l'indépendance : «Je suis le pont, l'arche qui fait communiquer deux mondes mais sur lequel on marche et que l'on piétine, que l'on foule. Je le resterai jusqu'à la fin des fins, c'est mon destin.» Il est certain que cette métaphore de l'Arche dont il intitule par ailleurs sa revue littéraire en 1943 n'est pas dénuée de charge symbolique car elle est cette barque qui aurait sauvé le prophète Noé et ses adeptes du grand déluge ; ne pouvons-nous donc pas voir en ce jeu stylistique et en cette circonvolution langagière une manière d'affirmer «une destinée de sauveur» ?

C'est peu dire et ce serait vraiment injuste si on n'y fait pas la part des choses. Car quelques années auparavant, Jean Amrouche fut l'intermédiaire et le médiateur auto-désigné et auto-proclamé entre le FLN rebelle et résistant et de Gaulle (1890-1970), le général «Messie» de la IVe République déjà au bord de la banqueroute face à une Algérie ravagée par une guerre sans nom et sans visage pour reprendre les termes fort lucides de l'historien Benjamin Stora, n'est-ce pas là donc le pont auquel il avait fait référence ?

N'est-ce pas là une prévision en rétrospective d'un futur qui ne ferait que le marginaliser davantage, lui et sa famille ? Le poète n'est-il pas cet être à la fois mi-soumis mi-rebelle, aux mille et une facettes obscurcies du destin ? Jean El Mouhoub Amrouche aurait porté l'écriture comme un corps porte l'âme. A l'instar du philosophe existentialiste Sartre (1905-1980), il croit que le destin est ce que l'on fait et non pas ce que l'on veut faire de nous-mêmes. Tout au plus la poésie l'a-t-elle habité et lui l'avait habité à son tour, c'est dans ce contexte que cet aghrib (exilé) de l'écriture aurait puisé énormément dans la tradition familiale le matériau nécessaire à son imagination, à son inspiration et à sa créativité. Son subconscient en fut entièrement touché et le destin pour Amrouche se forge et se construit mais ne se choisit pas car il est notre parcours, notre démarche, et notre attitude face aux remous de la vie. Le destin, en fait, nous transcende et nous porte comme une oriflamme sur ses bras pour nous guider vers le salut. C'est dans cet esprit qu'il aurait magnifié l'attachement du paysan kabyle à sa terre, à ses origines et à sa culture.

La révolution algérienne de novembre 1954 a, de par son caractère purement agraire, remué la sensibilité du poète en éveillant chez lui ce désir de se la réapproprier, de s'appartenir, et d'appartenir à la mère-nation dont le leader nationaliste Ferhat Abbas (1899-1985), quelques années auparavant, au temps où il était journaliste, aurait nié l'existence même dans les cimetières. Mais qu'est-ce qu'une nation si ce n'est cet amour sans faille de la terre maternelle, de cette patrie que nos aïeux nous ont léguée, et de cette identité millénaire enracinée en chaque olivier, chaque palmier et chaque empan de notre terre ?

Photos : DR

COMMUNIQUÉ : JOURNÉE MONDIALE DU HANDICAP

Djezzy organise une soirée en l'honneur de 10 associations

Djezzy, leader de la téléphonie mobile en Algérie, a organisé, à l'occasion de la Journée mondiale du handicap, une soirée mémorable au club Djezzy en l'honneur de dix associations de handicapés, à savoir l'école pour les personnes handicapées de Corso, celle d'El-Achour, l'école des personnes atteintes de surdité de Baraki et celle de Télemly (Alger), l'association Al-Baraka, l'association Al-Takwa, l'association Al-Nasr, l'association pour les personnes trisomiques, la Fédération des personnes handicapées et, enfin, le Club Itihad Riadhi de basket-ball.

Dans son discours d'ouverture, le directeur de Djezzy, Tamer El Mahdi, a tenu à rappeler le rôle d'opérateur citoyen de Djezzy qui a toujours été aux côtés de ceux qu'on appelle les handicapés en organisant de vastes cam-

pagnes de solidarité. Il a précisé, en substance, que tout ce qui touche cette population sensible le touche personnellement au nom des valeurs de l'Islam et de l'humanité : «C'est un privilège pour nous de réunir des hommes et des femmes dont le quotidien est d'aider ceux qui sont dans le besoin.»

Le concept qu'il a développé en direction des associations et, à travers elles toute la population touchée par le handicap, est celui de «Donner accès». Il a précisé que Djezzy va poursuivre ses efforts auprès des personnes à mobilité et capacité réduites pour accroître son engagement à «Donner accès» par les voies technologiques : la communication, l'échange, l'information, la connaissance et le travail. En fait, «Donner accès» est la mission de Djez-

zy qui le fait au quotidien en offrant la communication, la meilleure possible, à plus de 16 millions d'abonnés.

Rappelons que Djezzy a depuis 2007 une offre pour les handicapés. La SIM est gratuite, 20 SMS on-net sont offerts chaque jour, et les SMS hadra de 8h à 13h gratuits en illimité. La migration est ouverte, et ce depuis le lancement à tout client qui présente la carte handicap.

Le discours de Tamer El Mahdi a été ponctué par la remise de diplômes de reconnaissance aux 10 représentants des associations et la promesse de satisfaire leurs besoins déjà recensés par les équipes de Djezzy.

Un spectacle haut en couleur a été offert par les jeunes talents de «Prodiges» qui ont permis à l'assistance de voir combien la jeunesse algérienne est créative.